

**Etude et synthèse de textes**  
**Conception ESCP BS/HEC Paris**  
**Session 2025**

**1. Le sujet**

- ⇒ L'épreuve consiste à rédiger, avec un nombre limité de 300 mots (plus ou moins 10 %), une confrontation problématisée de trois textes portant sur un enjeu commun. Le décompte précis du nombre de mots doit être noté sur la copie par le candidat. Il convient de confronter et faire dialoguer, sans aucune appréciation personnelle, les réponses différentes que trois auteurs proposent à un problème qu'il s'agit d'identifier et définir le plus finement possible. L'objectif de cette épreuve est de proposer une synthèse de ces textes en faisant apparaître les questions fondamentales posées, les points de convergence et les points de divergence entre les auteurs, et donc d'en rendre compte aussi complètement et objectivement que possible en les inscrivant dans une perspective pertinente et cohérente.

Les trois textes proposés étaient empruntés à George Sand, Marielle Macé, Baptiste Morizot et portaient sur la façon dont la question environnementale conduit à repenser (ou non) le rapport de l'homme avec la nature, l'enjeu écologique débouchant ainsi sur une interrogation de l'anthropocentrisme et d'une politique élargie au-delà du cercle de l'humanité. Au-delà des copies très faibles, discriminées pour des erreurs d'expression et une réflexion trop peu maîtrisée, un certain nombre de copies moyennes ont rabattu les enjeux du sujet sur du prêt-à-penser, sans faire l'effort de rentrer assez précisément dans la logique singulière de chacun des textes ; les bonnes copies ont au contraire su faire cet effort de lecture, les plus excellentes interrogeant la façon dont chaque auteur nourrit sa réflexion de perspectives intellectuelles et esthétiques différentes.

Le corpus était donc composé de trois textes interrogeant, à partir du motif de l'arbre, la possibilité de repenser notre rapport à la nature et à la vie politique, dans un contexte qui est celui de la crise environnementale, de ses débuts reconnus et envisagés avec crainte – George Sand – à la période contemporaine – Marielle Macé et Baptiste Morizot.

Ils possèdent la particularité d'offrir une approche sensible de la question écologique – à travers l'humanisation de l'arbre, de la forêt, ou l'importance du champ lexical des sensations –, et participent ainsi

de ce que Michel Collot nomme “écosensibilité”<sup>1</sup>. Ces textes résonnent en effet avec le développement contemporain d’une écologie sensible, fondée sur un nouveau sentiment de la nature, dans les travaux des écologues comme des écrivains. On peut songer, parmi d’autres, aux ouvrages de Jacques Tassin (*Pour une écologie du sensible*, 2020), de Jean-Christophe Bailly (*Le Parti pris des animaux*, 2013), de Michel Collot (*Un Nouveau Sentiment de la nature*, 2022) ou d’Audrey Wilhelmy (*Le Corps des bêtes*, 2017, *Blanc résine*, 2019).

Les textes du corpus recoupent ainsi ces enjeux contemporains : il s’agit pour les auteurs de montrer comment la crise environnementale s’accompagne d’une “crise de la sensibilité” (Baptiste Morizot, *Manières d’être vivant*), menaçant d’appauvrir nos relations à l’égard du vivant, nos représentations et nos productions artistiques. Les trois textes nous invitent à prendre la mesure des conséquences sociales et politiques de l’épuisement de la nature, décrit par George Sand de manière imagée et pathétique, mais sans pour autant céder au désespoir ni au repli dans l’inaction : chacun, à sa manière et depuis un point de vue distinct, nous invite à modifier notre regard et notre manière d’être au monde.

### Étude des textes : composition et points de rencontre

**Texte 1 : George Sand, article paru dans *Le Temps* le 13 novembre 1872, recueilli dans *Impressions et souvenirs*, 2005.**

L’article de George Sand, paru dans *Le Temps* le 13 novembre 1872, s’inscrit dans le cadre de la défense de la forêt de Fontainebleau, pour laquelle la romancière éprouve un attachement profond : cette forêt, où elle s’est souvent promenée, est aussi le cadre partiel de son roman *La Filleule* (1853). Son texte-manifeste fait suite à un mouvement d’opinion publique suscité, plus tôt la même année, par le fait que l’État avait voulu regrouper, sur une seule année, les coupes qui n’avaient pu être effectuées en 1870 et 1871 en raison des événements politiques – d’où le “Comité de protection artistique de la forêt de Fontainebleau” mentionné par Sand dans son article. De ce texte, qui a fait de George Sand la “patronne des écologistes” selon le mot de Georges Lubin, a été retenue la fin : il s’agit ici d’émouvoir les lecteurs afin de les amener à la prise de conscience de l’urgence d’agir en faveur de la nature, ce qui commande une éloquence au ton vif, à la mesure de la menace, et une langue simple, mêlant l’oralité et les contrastes frappants.

L’extrait se compose de trois mouvements clairs :

- Les paragraphes 1 à 3 offrent un constat alarmant : “la nature s’en va”. Au présent est évoqué un double processus de disparition et d’épuisement de la nature, donné à voir dans des images picturales qui en appellent directement à l’expérience du lecteur, et dans l’abondance des structures négatives et restrictives. C’est ainsi une promenade dysphorique dans une nature souffrante qui est déroulée dans le paragraphe, les notations sensorielles mettant d’emblée l’accent sur le lien entre l’humain et une nature qui n’a plus rien d’un *locus amoenus*. L’enjeu social et politique apparaît à la fin du paragraphe, dans l’opposition entre “le riche” et les autres hommes : pour Sand, ancienne quarante-huitarde emblématique, l’accès à la nature est un “droit” universel, et non un privilège. Le second paragraphe est amené par l’image frappante des arbres “monstres” qui finissait le premier : un exemple illustratif, celui du “saule blanc”, dresse un contraste pathétique entre le passé et le présent, “notre plus bel arbre”, “le géant de nos climats” d’une part, et les “petites boules de feuillages blanchâtres” supportées par “une grosse bûche informe toute crevassée” d’autre part. Le

---

<sup>1</sup> Michel Collot, *Un Nouveau Sentiment de la nature*, Editions Corti, 2022, p. 59.

recours aux notations visuelles et aux adjectifs modalisateurs – “bel”, “informe” – signale l’enjeu esthétique, qui accompagne la réflexion sociale et politique : la forêt est pour Sand un patrimoine. Le paragraphe 3 en vient aux conséquences de la mise à mal des forêts : disparition des forêts ou instrumentalisation de celles qui subsistent, au détriment de toute considération esthétique ; et conséquence pratique et économique, la rareté du bois mettant en péril les activités de construction et le chauffage. On voit que pour Sand, la mise à mal des forêts est directement et uniquement liée à l’action ravageuse du matérialisme et de l’industrialisme.

- Les paragraphes 4 et 5, au futur, envisagent deux éventualités possibles pour remédier à cette fuite de la nature, toutes deux se trouvant cependant réfutées, comme le marque le recours répété au “mais” adversatif. La première possibilité, au paragraphe 4, serait d’aller “chercher tous nos bois de travail en Amérique”, pour préserver les forêts françaises. Mais le retour du verbe “épuiser” marque que cette solution ne constituerait qu’un déplacement de la fuite de la nature, ainsi perpétuée, d’où une vision apocalyptique servant de mise en garde : celle de “la fin de la planète” par “assèchement, par la faute de l’homme”. Le paragraphe 5 envisage une deuxième possibilité, celle de “replante[r] beaucoup” ; mais cette action est présentée comme trop tardive, d’où la mise en question de l’“équilibre” entre “les exigences de la consommation et les forces productives du sol”. Ce pessimisme s’explique par une double raison. La première est présentée dans un développement fondé sur une nouvelle humanisation de la nature : le problème serait celui de la lassitude d’une nature trop longtemps détournée de son travail, incapable de retrouver son fonctionnement initial. À cette difficulté s’en ajoute une seconde : les appétits sans limite de l’homme, amenant fatalement à l’épuisement des forces de la nature.
- Cependant, le dernier paragraphe, qui conclut l’article, est loin de céder au désespoir. Les impératifs, avec force, exhortent le lecteur à l’action – “gardons nos forêts, respectons nos grands arbres” –, au nom de la valeur esthétique des forêts, mais plus largement de “notre propre droit et forts de notre propre valeur”, avec un “nous” à visée universalisante. L’analogie entre les églises et les forêts, les productions de l’homme et de la nature, vise à souligner le lien entre l’esthétique et les représentations : le laid appauvrit et fausse les idées. L’enjeu artistique est ainsi lié à un enjeu anthropologique, voire métaphysique : respecter la nature permet à l’homme de trouver sa place dans une continuité historique et humaine qui est celle du “lien qui unit les générations”.

#### Bilan :

- Un constat dysphorique : une nature qui “s’en va”, décimée et épuisée, et qui semble condamnée à disparaître du fait du matérialisme et de l’industrialisme en plein développement en cette deuxième moitié du XIXème siècle.
- Une crise de la nature qui engendre un clivage social et politique, voire anthropologique : d’une part entre les “riches”, jouissant d’îlots de nature préservés, et les autres hommes, privés du patrimoine naturel ; d’autre part entre les générations humaines, si les hommes acceptent de participer à une “fin du monde” qu’ils auraient pu contribuer à éviter.
- La possibilité et l’urgence d’une prise de conscience : si recourir à la forêt vierge et replanter les arbres ne constituent pas des solutions viables, il convient, au nom de l’art et du droit des hommes, de porter haut l’exigence d’un respect de la nature, la sensibilité à cette dernière se trouvant inextricablement liée à la valeur de nos idées et de nos sentiments.

## Texte 2 : Marielle Macé, *Nos Cabanes*, 2019

Marielle Macé, directrice de recherches au CNRS et enseignant la littérature à l'EHESS, après des travaux consacrés au genre de l'essai, à la mémoire littéraire et aux recours à la littérature, travaille actuellement sur les solidarités entre la poésie et une anthropologie élargie (aux choses, aux environnements, aux communs, aux zones à défendre, aux plantes ou encore aux bêtes). Dans *Les Cabanes*, essai publié en 2019 et alliant littérature et sciences sociales, il s'agit de méditer sur un monde abîmé, à partir du lieu singulier de la cabane, forme architecturale qui révélerait quelque chose de notre société. Macé y voit une adaptation particulière à notre environnement, une manière d'habiter le monde, d'où l'enjeu politique de la réflexion. L'extrait se situe dans la troisième partie de l'ouvrage, "Un parlement élargi", dont il constitue la fin. On peut y distinguer trois mouvements :

- Le premier paragraphe, à fonction introductive, formule la thèse, d'ordre politique, à partir de la pensée de Philippe Descola et de Baptiste Morizot (l'auteur du troisième texte) : dans un monde en proie à la crise environnementale – la menace évoquée par Sand apparaissant à présent avérée –, il s'agit de prendre son temps pour "considérer patiemment les liens possibles, parier sur les métamorphoses, relancer l'imagination". On retrouve donc d'emblée, quoique sur un autre plan, la métaphore du lien présente dans le texte de Sand.
- Les paragraphes 2 à 4 déroulent la référence à Ovide pour argumenter en faveur de cette thèse : on note l'enjeu esthétique, mais ici littéraire, poétique, en écho au texte de Sand. Le paragraphe 2 donne à la réflexion une épaisseur temporelle en se référant aux *Métamorphoses*, où Macé voit l'illustration du "parlement élargi" qui donne son titre au troisième chapitre de son ouvrage : un parlement alliant l'humain et le non-humain, dans un temps lui-même placé sous le signe de la métamorphose, de l'incertain. Une seconde référence, à Luc Boltanski, élargit sa conception du social comme "mobilité", "transformation", pour appuyer l'idée qu'il faut questionner notre manière d'être au monde et nos relations avec le vivant.

Le troisième paragraphe développe un exemple, celui de la forêt, humanisée comme dans le texte de Sand, mais dans une autre perspective, plus clairement politique : la forêt est ici assimilée à un peuple qui se lève, pour montrer, à travers les travaux de Jean-Baptiste Vidalou, qu'une même expérience de la lutte est partagée dans ces deux situations. Suit une série d'exemples illustratifs, aboutissant à un constat partagé par Sand : notre manière d'habiter le monde – par exemple "être forêt" – va de pair avec une manière de penser, d'imaginer le monde. Le paragraphe se clôt sur l'éloge de cette nouvelle manière d'être et de sentir, permettant de "respirer" – terme présent dans le texte de Sand : les deux extraits pensent en effet un rapport sensible à la nature, au nom d'une continuité, d'une solidarité du vivant.

Le paragraphe 4 souligne les enjeux sociaux et politiques d'une telle démarche : les ZAD apparaissent comme le laboratoire de ces rapports repensés avec la nature, divers et variés.

- Le paragraphe 5 constitue la conclusion de l'extrait et de l'ouvrage. Revenant à Ovide, Macé rapproche la cabane du poème, par leur capacité à s'élever et à chanter.

Bilan :

- Un constat négatif, celui d'une nature abîmée, dans un monde contemporain placé sous le signe de l'instabilité.
- Mais cette impermanence constitue l'essence même de ce que Macé appelle "le social" – terme vaste qui désigne le rapport aux autres, l'espace social et la vie commune qui y prend place – et doit amener

à penser un “parlement élargi”, c’est-à-dire des liens politiques et sociaux entre les humains et les non-humains. Les ZAD en offrent l’exemple, en tant qu’elles permettent d’autres rapports avec les territoires et donc avec les hommes.

- À partir du rapprochement sensible avec la nature (“être forêt”), il convient donc de lutter pour construire ces lieux précaires que sont les cabanes, nouveaux espaces de relations politiques et sociales, à élever sans cesse, à l’image du poème.

### **Texte 3 : Baptiste Morizot, *Manières d’être vivant. Enquêtes sur la vie à travers nous*, 2020**

Baptiste Morizot, philosophe, est maître de conférences à l’Université d’Aix-Marseille ; ses travaux sont consacrés aux relations entre l’humain et le vivant. Son ouvrage de 2020, *Manières d’être vivant*, postule que la crise environnementale est fondée sur une crise de la sensibilité, “un appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre et tisser comme relations à l’égard du vivant”. Il s’agit alors de sortir de ce paradigme, en retrouvant “les significations partout dans le vivant”, ce qui amène l’auteur à quitter la ville et à partir sur la trace des animaux, en particulier des loups. Le texte est extrait du dernier chapitre, “Passer de l’autre côté de la nuit”, qui précède l’épilogue, et se compose de trois mouvements.

- Le paragraphe 1 présente l’enjeu de la réflexion. À partir de la définition du politique fréquemment empruntée à Carl Schmidt – “l’acte de distinguer entre amis et ennemis” –, Morizot rappelle que la politique est souvent pensée comme le lieu de luttes et de conflits. Cela l’amène *a contrario* à dévaluer, dans l’écologie politique, les positions extrêmes promouvant soit la négociation, soit le conflit. De fait, l’enjeu, intellectuel et politique, est pour lui de dépasser cette alternative : “comment articuler ensemble de manière *organisée* [...] la négociation et la lutte.”
- Les paragraphes 2 à 4 apportent une réponse à cette question : “la politique des interdépendances”, qui constitue le sous-titre de ce chapitre. Cette politique est définie dans le paragraphe 3 par sa dualité : “négociations avec tous les membres du tissage qui le font tenir”, “lutte contre tous ceux qui le détruisent”. Par l’image du “tissage”, Morizot entend désigner l’ensemble des relations, des liens, entre les usagers d’un même territoire : la politique est ici définie comme tissage d’une communauté, vivant sur un même territoire et usant de ce dernier de différentes manières, qui peuvent s’articuler et être compatibles.

Le paragraphe 3 développe un exemple illustratif, celui de la “sylviculture non violente”, qui consiste à exploiter les forêts, mais tout en faisant partie du tissage. On retrouve ici la notion-clé d’équilibre, présente dans le texte de Sand, qui mettait en doute sa possibilité.

De fait, le paragraphe 4 souligne la difficulté d’une telle approche, “boussole fragile”, à la manière des cabanes précaires de Marielle Macé, dans une conjoncture particulièrement sombre.

- Les paragraphes 5 et 6 développent les conséquences d’une telle “politique des interdépendances”. Celle-ci aboutit à une “nouvelle cartographie politique”, qui permet désormais la coexistence de l’empathie pour les ennemis, et de l’exigence de la lutte : on retrouve ici, sur un autre plan, la réflexion de Macé, engageant à penser de nouveaux liens au sein d’un “Parlement élargi”. Le paragraphe 6 souligne les bénéfiques politiques d’une telle approche : “cela politise “mieux” parce qu’on ne défend plus des idées hors sol, mais des communautés, des transformations collectives de l’usage des territoires vivants”. On retrouve ici la notion-clé de sensibilité, centrale dans les trois textes.

- Enfin, les paragraphes 7 à 9 reconnaissent les difficultés de cette conception, tout en œuvrant à les résoudre. Le paragraphe 7 expose que cette nouvelle manière d’être et de penser le vivant est

inconfortable en tant qu'elle s'oppose à une *doxa* de philosophie politique libérale ancrée en nous : "le camp était l'unité politique stable", ce qui interdit l'empathie pour les ennemis.

- Dans le paragraphe 8, Morizot répond à l'objection : au contraire, l'empathie doit circuler entre tous les camps, pour permettre un regard lucide sur ce qui fonde leur opposition.

Le paragraphe 9 expose que cette circulation empathique permet alors de créer, rendre réelle, la communauté. On rejoint ici Marielle Macé et sa conception de la ZAD comme possibilité de créer des relations nouvelles entre le vivant. Morizot conclut que ce point de vue nouveau permet le passage à l'action.

## Bilan

- Le constat d'une crise environnementale avérée, une "conjoncture sombre", ne doit pas amener à nier la nécessité de la lutte, ni celle de la négociation : il s'agit de mettre en place une "politique des interdépendances" qui compose à la fois avec l'alliance diplomatique de formes diverses du vivant, et la lutte contre d'autres, quand elles mettent à mal ce tissage.
- Pour autant, il est difficile de faire la part entre alliés et ennemis : il convient alors de se livrer à un "décentrement empathique", par-delà la notion traditionnelle de "camp", pour voir plus clairement ce qui sépare et ce qui réunit.
- De cette manière, on peut adopter un optimisme mesuré : la politique des interdépendances permet de penser à nouveaux frais les communautés, et donc d'ouvrir un chemin à l'action.

## Conclusion

Il apparaît donc que les trois textes, qui ne posent pas de problème particulier de compréhension, imposent une analyse fine et nuancée : au lieu d'adopter des positions opposées, les trois auteurs, à partir du motif de l'arbre et de la forêt, constatent la gravité alarmante de la crise environnementale, et enjoignent à une action dont ils reconnaissent à la fois la fragilité et l'importance.

L'intérêt réside alors dans la capacité à distinguer et confronter les textes. De fait, ceux-ci sont de nature bien distincte dans leur tonalité et leur approche : de la lettre ouverte de George Sand à l'essai alliant sociologie et méditation littéraire chez Marielle Macé, en passant par une philosophie de terrain à la croisée entre récit de voyage, enquête éthologique et essai philosophique chez Baptiste Morizot. Du fait de ces appartenances génériques différentes, les trois auteurs non seulement envisagent des actions différentes à mener, mais ils envisagent aussi ces actions sur des plans différents.

Ensuite, leur mise en rapport impose une réflexion précise. Si le texte de George Sand, écrit en 1872, évoque la crainte d'une crise qui est avérée dans les textes quasi-contemporains de Marielle Macé et de Baptiste Morizot, il convient de penser plus en profondeur les points qui rapprochent et distinguent ces trois auteurs. Tous trois abordent le motif de l'arbre ou de la forêt, et l'inscrivent plus ou moins explicitement dans le cadre d'une réflexion plus vaste sur le vivant, dans une réflexion qui associe la sensibilité à des enjeux sociaux et politiques. Mais on doit veiller à ne pas assimiler les textes de Macé et de Morizot, malgré la proximité de leur date de publication. Si tous deux cherchent à penser à nouveaux frais le rapport au territoire, Macé en appelle à une cohabitation dans un "parlement élargi", ouverte à toutes les formes du vivant, tandis que Morizot invite à faire la part entre la négociation et la lutte. Ensuite, Macé et Morizot invitent tous deux à

mettre en œuvre un nouvel imaginaire politique, mais celui-ci se nourrit chez Macé de la référence à la poésie, en particulier aux *Métamorphoses* d'Ovide, ce qui la distingue de Morizot. De fait, les textes de Macé et de Sand convergent dans la place donnée à l'esthétique dans la réflexion socio-politique. On peut encore observer que Morizot et Macé pensent tous deux la possibilité d'un équilibre, d'un jeu d'alliances entre l'humain et le reste du vivant, tandis que Sand apparaît plus pessimiste ; et la notion-clé de lien, aux enjeux politiques chez Macé et Morizot, mais aussi anthropologiques, voire métaphysiques chez Sand, fait l'objet de définitions et d'enjeux différents dans les trois textes, l'"empathie" de Morizot n'étant pas réductible au "lien" entre les générations pensé par Sand notamment. Il en est de même pour la sensibilité, qui ne saurait avoir la même signification pour Sand, au XIXème siècle, que pour des auteurs du XXIème siècle, se situant à un autre moment de l'histoire des idées. Enfin, c'est sans doute l'idée même de rapports entre l'homme et la nature qui sépare Sand (dont le propos reste anthropocentré) et Macé et Morizot (qui décalent la perspective).

### Propositions de synthèse

***Comme chaque année, les propositions figurant ci-dessous n'ont pas vocation à modéliser les futurs travaux, mais à montrer qu'une diversité de traitement du sujet est toujours possible et permet la réussite au concours.***

#### **La nature en crise impose-t-elle de renouveler la forme de notre action politique ?**

En quoi la crise écologique transforme-t-elle la société ? Sand, déplorant la disparition du saule blanc, est pessimiste : l'exploitation exponentielle de la terre menace une nature condamnée à l'épuisement, où seuls les riches jouiraient //d'îlots de verdure. Macé et Morizot apparaissent aujourd'hui plus optimistes. Pour Macé, notre époque instable est à l'image du social, lui-même mobile : de nombreuses communautés luttent pour habiter le monde à nouveaux frais, comme une forêt luttant pour survivre. Morizot donne le modèle de cette adaptation avec //l'exemple de la sylviculture non violente, qui montre qu'on peut à la fois exploiter un territoire et s'y intégrer, dans une logique d'interdépendance.

Quelle politique est alors nécessaire ? Pour Morizot, il faut une politique mêlant négociation et lutte, l'empathie circulant même entre ennemis pour permettre //une meilleure compréhension des liens et des menaces quant à l'usage d'un territoire. Macé va plus loin et rêve une institution associant toutes les formes du vivant, en souvenir d'Ovide. Néanmoins, Sand, effrayée par la vision apocalyptique d'un monde desséché, invite l'homme à mesurer son //désir de domination : elle promeut la défense du patrimoine naturel, contre le matérialisme et l'individualisme.

Quelle place dans la nature cela implique-t-il pour l'homme ? L'homme doit se faire conservateur des forêts, affirmait Sand, par égard pour les générations suivantes, mais aussi car leur beauté nourrit nos //émotions et représentations. Ce renouvellement de notre imaginaire, Macé le met en œuvre en invitant à la création de cabanes, pour célébrer un lien avec tous les vivants, comme sur les ZAD. C'est l'espace politique même que Morizot engage alors à penser autrement, en-dehors d'une //doxa qui segmentait l'espace politique en camps – d'où l'image du tissage, celui de relations entre usagers d'un même territoire, et où l'homme trouve une place.

330 mots

## **L'urgence écologique redéfinit-elle notre position dans la nature ?**

Quel type de lien unit l'homme et la nature ? Maître et possesseur de la nature pour George Sand, l'homme l'exploite jusqu'à la détruire : c'est une forme de prédation qui semble le caractériser. Il faut sortir d'un tel anthropocentrisme pour Macé et Morizot, qui envisagent le rapport entre l'homme et la nature de façon moins stable, parce que le vivant tout entier se caractérise aujourd'hui par une forme de mobilité ovidienne, selon la première, parce qu'il faut sortir des logiques mortifères qui fabriquent des //adversaires pour le second.

Pourquoi faut-il repenser ce lien ? Les dynamiques d'affrontement empêchent de trouver de vraies solutions, parce qu'elles impliquent de la destruction pour Morizot ; il faut savoir négocier pour tisser de nouvelles alliances en visant la survie d'un territoire. C'est aussi la volonté //d'échapper au piège de modèles révolus qui justifie, pour Macé, la nécessité de dépasser le clivage entre humains et non-humains. En effet, avertissait Sand, les forces de récréation de la nature et des forêts vont atteindre leurs limites si l'homme ne borne pas sa cupidité.

Une vie //véritablement commune est-elle alors possible ? Elle constitue une utopie, celle d'un espace politique partagé pour Macé, qui s'expérimente aujourd'hui dans les cabanes des ZAD, en une aventure véritablement poétique. Cette dimension esthétique est également fondamentale pour Sand qui met son espoir dans l'inspiration que //l'art et la pensée humaines trouvent dans la nature. C'est dire que l'humanité reste pour elle centrale : responsable d'elle-même, elle doit se faire maîtresse et protectrice de la nature. Pour Morizot cependant il n'y aura pas de vie commune sans empathie, sans le partage //sensible d'un intérêt commun qui relie les êtres et intrique leurs existences, de façon pleinement assumée et consciente.

319 mots

## **2. Le barème**

Les 8852 copies ont obtenu une moyenne de 10,14 ; l'écart-type est de 3,71 et les notes de 0 à 20. Le sujet proposé a permis de discriminer les copies à la fois sur leurs qualités de lecture, de rigueur et de précision, et – pour les meilleures d'entre elles – sur la subtilité de l'interprétation donnée à travers la construction de la synthèse, l'emboîtement des textes et les points de tension entre les trois positions construites n'étant pas aussi évidents que lors de certaines sessions précédentes.

Comme les sessions précédentes, quoi que de façon un peu moins marquée que l'année passée, le jury s'interroge sur des manques orthographiques récurrents qui témoignent au mieux d'une mauvaise gestion du temps, au pire d'habitudes de travail qui ne sont plus prises. Il se réjouit cependant d'avoir trouvé des copies pour la plupart engagées dans la réflexion et intéressées par le sujet qui leur avait été proposé, et capables pour certaines d'exercices remarquablement bien réussis.

Le devoir est noté sur 20 ; une note globale est attribuée en fonction de la qualité de la synthèse, manifestée par l'ensemble du travail, sa structure, la finesse des entrées choisies et de leur articulation, la progression et la précision de la réflexion, l'ampleur de la saisie des enjeux et des arguments telles qu'elles se manifestent dans tout le travail, enfin la qualité de la rédaction.

## **Pénalités**

Des pénalités sont exercées en cas de manquement quant à la langue, ou au nombre limité de mots à utiliser :

- Pour l'orthographe, 1 point est enlevé toutes les trois fautes, dans la limite de 4 points ; une syntaxe qui ne permet pas au lecteur de comprendre les idées avancées se traduit par une note inférieure à 5 ;
- Pour la longueur du travail, les copies de moins de 270 mots ou de plus de 330 mots perdent 1 point par tranche de 10 mots manquant ou en excès. On rappelle à cet égard que tous les mots comptent, y compris ceux de la question initiale mais que les noms des auteurs proposés (dont les copies ne peuvent faire l'économie) comptent toujours pour un mot seulement, qu'ils soient donnés avec le(s) prénoms ou non : « Sand, « George Sand », « Marielle Macé », « Jean-Baptiste Morizot » comptaient cette année à chaque fois pour un seul mot – seuls les noms propres des auteurs du corpus sont concernés par ce principe. Enfin, les copies qui dépassent très largement le format imposé se disqualifient et reçoivent les notes les plus basses.

## **3. Les attentes du jury**

Les critères d'appréciation, tous également essentiels sont les suivants :

- ⇒ Le respect des consignes ;
- ⇒ La compréhension des textes ;
- ⇒ La qualité de l'expression ;
- ⇒ La composition et l'organisation de la confrontation.

Il est conseillé (mais non obligatoire) de commencer chacun des paragraphes de la synthèse par une question qui permettra de situer les différentes réponses qu'apportent les trois textes, donc les positions différentes qu'ils occupent, par rapport à elle et les uns par rapport aux autres. Il n'est pas satisfaisant de se contenter de juxtaposer ces réponses. La rédaction doit expliciter la façon dont les idées qu'ils défendent et la perspective qu'ils dessinent se comprennent les unes par rapport aux autres.

## **4. Retour sur les copies**

Au fil de la correction, plusieurs tendances et difficultés récurrentes se dégagent des copies. L'épreuve, globalement mieux réussie cette année que l'année précédente, a montré la diminution des synthèses jargonneuses ou dépourvues de sens, et permis de valoriser davantage de propositions claires et structurées. Demeurent quelques défauts récurrents sur lesquels nous attirons l'attention.

La qualité des questions posées tient d'abord à leur précision. Cela exclut des questions initiales trop générales, mais aussi la redondance avec leur déclinaison ultérieure ; on évitera donc, comme telle copie de cette session, après une problématique manquant de précision (« Écologie : luttons-nous seulement pour notre survie ? »), de poursuivre avec les trois entrées suivantes : « Au nom de quoi luttons-nous ? », « Comment nous y prenons-nous ? » et enfin « Et comment procéderons-nous à l'avenir ? ». Plus

généralement, trop de copies n'élaborent pas assez la problématique initiale qui manque donc de pertinence, soit parce qu'elle se révèle trop générale, ne tenant pas compte des spécificités du corpus proposé (« Comment protéger la nature ? », « Est-on capable de préserver la nature ? », « L'Homme préserve-t-il la nature ? », « L'Homme, une menace pour la Terre ? », « Comment appréhender notre rapport avec la nature ? », « Pourquoi défendre notre environnement ? »), soit parce qu'elle ne prend en compte qu'un seul aspect du corpus (« Est-ce que les ressources de la terre s'épuisent ? », « Est-il possible de s'unifier ? », « La forêt est-elle condamnée à disparaître ? », « Doit-on repenser le tissage des relations entre les espèces ? »). Il s'agit de poser de vraies questions, adaptées aux textes proposés et témoignant de la lecture fine qui en a été menée, mais aussi d'une hauteur de vue qui ne réduit pas les enjeux à un détail.

Aussi bien faut-il rappeler qu'appréhender un texte, c'est comprendre les idées qu'il véhicule, mais que c'est aussi le replacer dans un contexte. Il était ainsi important de tenir compte de l'écart temporel qui séparait Sand des deux autres auteurs. Cela était d'autant plus précieux que le thème qui fédérait les trois textes portait sur le rapport de l'homme à la nature. Or depuis le XIXe siècle, ce rapport s'est considérablement modifié. Les trois auteurs faisaient le constat d'une crise environnementale (non d'un changement climatique : il importait de ne pas substituer un problème à un autre) provoquée par l'exploitation massive de la nature par l'homme, mais le point d'ancrage de leur réflexion n'était pas le même : Sand écrivait au XIXe siècle et les deux autres auteurs dans les années 2020. Il était ainsi important de comprendre que si Sand prophétisait une disparition de la nature, Macé et Morizot parlaient, eux, à partir d'un bilan catastrophique de l'état de la nature, bilan communément dressé depuis plusieurs décennies. On ne pouvait donc évoquer un optimisme sans borne de Macé ou Morizot sur l'état de la nature, mais seulement sur la possibilité (et peut-être même seulement la nécessité !) d'apporter des solutions. Macé essayait de sortir d'un discours catastrophiste en évoquant l'instabilité naturelle et la possibilité de ré-habiter le monde naturel autrement, Morizot abordait les choses sous l'angle de la politique pour repenser les rapports de forces, mais aucun des deux ne considéraient que la nature se portait mieux qu'à l'époque de George Sand. Tous deux parlaient à partir d'une crise environnementale tout à fait admise et communément déplorée. Sand, elle, se faisait plutôt Cassandre en la matière. Sa lettre-manifeste constituait à première lecture le texte le plus accessible du corpus : ancré dans une situation historique précise, opposant la prédation au respect de la nature, il présentait plusieurs illustrations concrètes, tel le saule blanc érigé en symbole, et recourait avec circonspection à la langue conceptuelle, là où le « parlement élargi » de Marielle Macé et le tissage des interdépendances cher à Baptiste Morizot ont plus directement déstabilisé les candidates et les candidats. Et pourtant, c'est probablement le texte dont les nuances ont été le moins dépliées, car réduit au motif central de la voracité des sociétés industrielles, alors qu'il présentait bien d'autres aspérités, lesquelles s'accusaient d'ailleurs au contact des deux autres extraits. Ainsi de son anthropocentrisme délicat, qui ne se contentait pas d'objectiver la nature, en la réduisant à une ressource voire à un cadre de vie, mais qui tendait à la personnifier, insistant sur sa générosité, sa dépense, son « travail », son adaptabilité, ce qui, sans aller jusqu'à établir des liens d'horizontalité, la faisait entrer en résonance avec la vie des hommes. Moins « résignée » qu'« indignée », George Sand soulignait les difficultés des solutions envisagées et nous invitait à redéfinir notre lien à la nature, à passer d'un simple rapport instrumental et extractiviste à la célébration puis à la défense de ces nourritures spirituelles, soit de la sidération à la considération et à l'action. Ainsi montrait-elle que l'appauvrissement et l'enlaidissement de notre environnement végétal provoquaient aussi celui de nos sensations, de nos idées, de nos sentiments, de notre sens esthétique, de nos liens sociaux avec la mention de la chaîne des générations. L'exercice de synthèse ne doit donc pas conduire à l'assèchement des textes, réduits à une idée générale maîtrisable parfois répétée, moyennant quelques variations, dans les trois parties : il est aussi l'occasion d'explorer leurs nuances et leurs singularités, en se méfiant des anachronismes.

Trop souvent, les aspérités des textes se sont trouvées arasées au profit de vagues fragments d'un discours écologique. Rendre justice aux positionnements singuliers des auteurs suppose de se rendre attentif à leurs nuances conceptuelles. Par exemple, Baptiste Morizot appelle de ses vœux non pas un simple compromis consensuel, mais bien une réforme décisive de nos rapports éthiques et politiques. De même, Marielle Macé ne se contente pas de défendre la lutte écologique : elle articule l'impératif de résistance contre la prédation capitaliste avec une forme de lyrisme cosmique inspiré d'Ovide. Quant au propos de Sand, replacé dans son siècle, il offrait un belvédère précieux pour préciser le positionnement des deux autres auteurs. Il convient donc de lire précisément des textes denses qui s'éclairent les uns les autres et de ne pas diluer les spécificités du texte dans des généralités qui risquent de fonctionner comme plus petit dénominateur commun, donnant l'illusion d'avoir fait le tour du corpus, alors que les candidates et les candidats avaient souvent mieux perçu ces singularités dans la disponibilité de leur première lecture. L'objectif de la synthèse de textes étant de fournir une confrontation à la fois précise, détaillée et efficace des trois textes proposés à la réflexion des candidats, il importe que les candidats soient extrêmement attentifs aux formulations qu'ils emploient pour construire cette confrontation. Si les grands enjeux autour de l'environnement, de son exploitation, des enjeux politiques au sens large qui étaient impliqués, le détail avec lequel étaient restituées la pensée et les postures des trois auteurs a nettement discriminé les copies.

Les plus lourdes erreurs de restitution des textes proviennent en effet du mélange des propos des trois auteurs, ou des inversions de noms d'auteurs dans les résumés des pensées, ce qui équivaut à une série de contre-sens. Outre ces erreurs qu'une application dans la rédaction et la relecture devrait permettre d'éviter aisément, les formulations impliquant deux ou trois auteurs doivent être minutieusement pesées. Dans un souci de confrontation, de nombreuses copies tentent de débiter les points de confrontation par une phrase qui puisse rassembler les points de vue de deux auteurs ou des trois auteurs, ce qui mène souvent à des formulations très générales, impropres à rendre les nuances de point de vue, ou des formulations erronées, déplacées, anachroniques pour au moins un des auteurs, lissant les aspérités de points de vue. Ainsi cette formulation qui confronte Baptiste Morizot et George Sand entremêle certaines notions communes aux deux auteurs et des termes singuliers développés par l'un d'entre eux seulement : « De plus, Morizot et Sand estiment quant à eux que la destruction de l'environnement afin de subvenir aux besoins de l'homme, et notamment afin d'augmenter les marchés financiers, se constatera par l'apparition de choses, ou de bâtiments, laides ou inutiles à la qualité de vie des générations futures sur Terre. » Si la question du profit financier tiré de l'exploitation intensive des ressources naturelles pouvait se retrouver dans les extraits des deux auteurs, les termes de « marchés financiers » semblent trop spécifiques ; Baptiste Morizot, de plus, ne se réfère pas aux constructions modernes, ne souligne pas le rapport de la défense de l'environnement à une forme de beauté (terme spécifique à la pensée de Sand), ni le rapport aux générations futures. Ainsi toute la fin de la phrase est tirée du texte de Sand et plaquée maladroitement sur le texte de Morizot. Dès lors, lorsque les candidats tentent d'articuler dans une même phrase la pensée de deux auteurs différents, il convient de signaler très nettement les attributions. Ainsi dans l'énoncé : « Plus d'un siècle après, Marielle Macé confirme que les désastres écologiques se succèdent et aucune métamorphose politique adaptée n'a vu le jour, déplore Baptiste Morizot. », une forme d'incertitude demeure sur ce qui est clairement attribué à chaque philosophe ; si le candidat a bien saisi la portée politique des deux réflexions, elle n'est restituée que pour Baptiste Morizot, et à travers des termes propres au texte de Marielle Macé – alors que par la citation même des travaux du premier dans l'extrait proposé, Marielle Macé permettait une articulation plus fine des pensées. Les candidats sont donc invités à réfléchir, dans la confrontation, à restituer avec délicatesse les nuances et à bien accentuer les disparités de pensée sans forcer de manière grossière ou artificielle les congruences entre les auteurs.

En outre, les candidats, qui semblent avoir été intéressés par la thématique du sujet, doivent structurer leur synthèse en fonction du type de questionnement soulevé par les textes : il était donc bon cette année de faire apparaître les difficultés, la nécessité et les enjeux profonds d'une réponse organisée et efficace à la destruction de la nature. Saisir les idées des textes de manière assez fine doit conduire à inscrire les problématiques générales et les points de confrontation dans cette perspective spécifique du sujet. Mieux vaut ne pas se contenter de points de confrontation mécaniques, laconiques ou vagues (*Comment comprendre la nature ? Est-ce trop tard ?, Quels outils mettre en place ?, Quel constat est-il fait ?*). Les plans types (constat-cause-solution), plus abondants cette année, peuvent servir de point de départ mais ils ne permettent pas assez de spécifier les questions et de rendre compte de la richesse des idées prises en charge par les textes, qu'elles renvoient à l'anthropologie, la politique, l'esthétique ou la métaphysique. La synthèse – c'est ce que vise son caractère problématisé – ne doit pas écraser cette diversité d'approches au profit d'un « rapport » indéterminé à la nature. La confrontation des auteurs ne peut toujours se réduire à des différences de degré (« Marielle Macé va plus loin... »)

Elle doit alors prendre la forme d'un plan logique et progressif, qui permette des mises en rapport pertinentes et cohérentes. On se gardera, on l'a dit, de recourir à des plans préfabriqués, qui conduisent souvent à des confrontations forcées ou inopportunes, dont voici un exemple :

- I) Quels problèmes la destruction de la nature pose-t-elle ?
- II) Quelles en sont les causes ?
- III) Quelles solutions peut-on trouver ?

On évitera également – au contraire de ce que le jury a constaté cette année – les plans qui induisent des redondances et ne permettent pas de rendre compte de la richesse des textes. Ainsi les deux dernières questions, dans la proposition suivante, ont manifestement le même sens.

- I) Quelles menaces pèsent sur la nature ?
- II) Comment donc s'unir face à ces menaces ?
- III) Dès lors, la destruction de la nature doit-elle nous rassembler ?

Autre défaut, les plans qui ne s'inscrivent pas dans une démarche logique. En toute rigueur, dans la proposition suivante, la troisième question devrait précéder les deux autres, et la première serait mieux placée à la fin, induite par l'exposé des « moyens » envisagés pour remédier aux dommages subis par la nature.

- I) La dégradation de l'environnement nécessite-t-elle la relation entre les êtres vivants ?
- II) Quels sont les moyens pour lutter contre la dégradation de la nature ?
- III) Quels risques encourt la nature ?

De bonnes copies, en revanche, savent organiser des confrontations fécondes, sans réduire la richesse des textes proposés, après avoir défini une problématique opportune. C'est le cas dans la copie suivante, dont le plan relève d'une démarche logique et dynamique.

- I) Quelles pratiques humaines menacent la nature ?
- II) Comment lutter contre les dommages environnementaux ?
- III) Quels liens sont alors établis entre les hommes et le vivant ?

Pour marquer la spécificité du sujet posé et la finesse de la lecture qui en a été faite, les candidats doivent également reformuler aussi précisément que possible – sous peine d'approximation – les idées en jeu, quitte

parfois à conserver le lexique notionnel des textes quand il semble ne pas avoir d'équivalent : il s'agit de reformuler les idées, non les mots. La rigueur lexicale doit aussi concerner les termes techniques : des notions comme « anthropocène » ou « biosphère » ont été mobilisées sans que leur pertinence soit établie, et le mot « nature » ne peut être remplacé par « les espaces verts ». C'est souvent la référence à Ovide qui a fait les frais de cette simplification cette année, et l'idée d'un processus métamorphique au fondement de l'esprit critique a donc été aussi rarement vue que fortement valorisée. Le jury se réjouit en revanche que la culture politique des candidats leur ait permis de saisir la mutation tactique et idéologique que Morizot appelle de ses vœux.

On invite également les candidats à structurer de façon équilibrée leur travail, en maintenant tout du long la co-présence des trois auteurs : on évitera donc de sur-représenter tel auteur dans telle partie (c'est souvent dans la troisième qu'un déséquilibre apparaît, comme si l'un des auteurs méritait plus que les deux autres d'avoir le dernier mot).

On insiste également sur l'importance d'une lecture attentive de tous les textes, qu'il ne s'agit pas de parcourir à grands pas pour en arracher quelques idées. Des propositions assez complètes ont ainsi pu être fragilisées par des contresens partiels, chez Morizot en particulier, sur la question des « camps », parfois comprise comme une opposition entre les hommes et la nature, chez Sand sur la question du « domaine » de l'homme et du « désert » ; chez Macé c'est la « cabane » qui a disparu de presque toutes les synthèses, comme si le dernier paragraphe n'avait pas été compris. Trop peu de copies ont en effet fait allusion à ces « cabanes » dont Marielle Macé fait le titre de son essai et qui apparaissent dans le dernier paragraphe du deuxième texte comme des constructions précaires mais porteuses de valeur, empreintes de poésie, symboles de relations politiques et sociales renouvelées. Les rares candidats à l'avoir fait y sont parvenus avec plus ou moins de bonheur. Il convient donc de conserver de la nuance et de ne pas simplifier à outrance des positions en jeu : rabattre les auteurs sur des positions qui semblaient pensées à priori et en rester au déjà pensé de l'air du temps n'est jamais un moyen de réussir l'exercice.

Aussi bien – c'est peut-être la difficulté spécifique de l'exercice qui le veut –, si le contenu du corpus est assez bien compris, un certain manque de hauteur ne permet pas d'en rendre compte de manière unifiée et compréhensible ; on obtient alors un assemblage de fragments, des idées justes mais maladroitement articulées entre elles, sans qu'un sens général se dégage. Le principe des questions surplombantes devrait prémunir contre ce risque : aussi convient-il de s'attacher à bien les formuler dans cette perspective, et ensuite de bien articuler le contenu de chaque paragraphe à ces questions.

La correction de la langue mérite un soin (et un temps) tout particulier, sous peine de lourdes sanctions ; on sera donc attentif à l'orthographe de quelques termes qui posent problème, à l'orientation des accents, à l'emploi abusif de certaines locutions voire certains mots (« impact » reste fort mal utilisé, et « impacter » est un anglicisme à éviter – comme tous les anglicismes), à l'inversion du sujet et à la reprise pronominale dans les phrases interrogatives, à la présence d'une principale dans les phrases construites avec une subordonnée, à la construction de certains verbes (« insister », « accentuer », « évoquer » ne peuvent être suivis d'une proposition introduite par « que » ; « s'alarmer », « reposer », « fonder » ont également posé des problèmes prépositionnels). On évoquera encore les problèmes réguliers posés par la conjugaison du verbe *créer*, le singulier d'*enjeu*, l'homonymie *encre*/*ancrer*, la nécessité d'accentuer et de ponctuer en français.

Il s'agit en fait d'écrire correctement, c'est-à-dire sans (fausse) sophistication qui trop souvent conduit à la maladresse (ainsi de la copie demandant « La raison de l'homme est-elle belligérante à son

environnement ? »), et en construisant de véritables phrases (ce que ne peut faire la simple juxtaposition de segments, comme dans la copie demandant « La nature et l'homme, relation d'influence, pour quel sens ? ») Il s'agit aussi de respecter l'identité des auteurs, dans l'orthographe de leur patronyme comme dans leur genre (et sans appeler chaque auteur par son prénom !) : Morizot a ainsi été transformé à plusieurs reprises en « Mozart », et le sexe des auteurs est souvent mal identifié – ou plutôt, les autrices se voient identifiées comme des hommes, comme si seuls des auteurs masculins étaient dignes de figurer dans une synthèse ; on s'étonne, en 2025, de tels défauts de lecture. Le caractère strictement limité de la production attendue doit permettre de rendre un travail propre et soigné. Nous ne revenons pas sur les pénalités liées au non-respect de l'orthographe et de la grammaire.

Reste que certaines copies réussissent avec talent à rendre compte des textes proposés. Ainsi, pour rendre compte de la pensée de Morizot : « Plus encore, pour Morizot, il faut revoir notre conception de camps imperméables afin d'y substituer une politique des interdépendances. Bien que fragile et inconfortable à cause de notre héritage philosophico-politique, cette conception permettrait d'envisager ces relations multi spécifiques plus justes » ; ou encore cette tentative plutôt heureuse – malgré quelques scories de syntaxe – de souligner la parenté de pensée entre Sand et Macé : « Sand impose une critique de la déraison humaine qui tend à considérer la nature comme une ressource infinie, il faut alors se déprendre de la foi en le progrès technique et faire naître une cohabitation saine et durable avec les forêts. Pour Macé, il faut “être forêt” et donc reconnaître l'écosystème comme synthèse de l'hétérogène à travers un cadre politique, celui d'une assemblée du vivant évolutive ». Telle autre copie fait subtilement valoir la part d'optimisme et de pessimisme des uns et des autres, quand telle autre effectue un rapprochement pertinent entre Macé et Morizot : « Baptiste Morizot constate que ce sont des siècles de philosophies politiques libérales qui, refusant les compromis et l'empathie, ont mené à ce refus du vivant et seul un changement radical de modèle dans lequel l'ennemi pourrait être considéré comme un ami, donnerait l'opportunité à la nature de renaître. Embrassant la dichotomie [sic], Marielle Macé plonge les racines de sa pensée dans la poésie antique d'Ovide pour bouleverser les mentalités et comprendre l'homme comme composante indissociable de la nature. » Telle autre enfin offre des perspectives très stimulantes en troisième partie sur la possibilité d'un « récit écologique commun » : « ces idées se trouvent dans un imaginaire commun selon Marielle Macé qui reprend le rêve d'Ovide d'un parlement où toutes les espèces ont la parole. Or, ce récit doit avant tout être structuré autour de la solidarité générationnelle et de la transmission de la beauté de la nature selon George Sand ». Le jury remercie les candidats pour le plaisir de lecture et d'intelligence que portent de telles propositions.

## **5. Les conseils aux futurs candidats**

En guise de conclusion, on explicitera les conseils impliqués par les pages qui précèdent. Pour réussir l'exercice, outre le respect des cadres formels qui définissent l'épreuve, il est essentiel de restituer les idées des textes de façon précise, en évitant toute approximation et tout amalgame. Les termes techniques doivent être utilisés à bon escient et leur pertinence démontrée. Il convient d'éviter les confusions et les simplifications, de faire donc preuve à la fois d'exactitude et de hauteur de vue. La structuration du devoir doit être équilibrée, sans surreprésenter un auteur dans une partie au détriment des autres, afin de préserver la co-présence des trois penseurs tout au long du développement.

Une lecture attentive et approfondie des textes s'impose, pour ne pas tomber dans le contresens ou l'omission d'éléments essentiels. Il s'agit d'éviter la juxtaposition d'idées mal articulées et de rechercher une unité d'ensemble et une véritable progression dont les différents points de confrontation doivent clairement témoigner.

La correction de la langue est cruciale : orthographe, syntaxe, accentuation, emploi pertinent des mots et des structures grammaticales doivent être particulièrement soignés. Les anglicismes, fautes de conjugaison et impropriétés lexicales sont à bannir. Il est recommandé d'adopter un style clair et direct, sans fausse sophistication, et de construire des phrases complètes. L'identité des auteurs doit être respectée tant dans l'orthographe de leur nom que dans la reconnaissance de leur genre, en évitant toute projection ou confusion.

Enfin, la synthèse doit témoigner de nuance, sans rabattre les auteurs sur des positions attendues ou schématiques, mais en mettant en valeur les convergences et divergences réelles, ainsi que les subtilités de leur pensée.